

expos



Exposition Lee Bul à Saint-Etienne.
De gauche à droite : *Excavation*, 2007 ;
Souillain, 2012 ; *After Bruno Taut* ;
Glaciation like Sweetness of Things, 2007 ;
Vé Nostre Dame, 2012.

terminus radieux

L'apocalypse, c'est maintenant, dans deux expositions postatomiques et posthumaines de Julian Charrière et Lee Bul à Paris et à Saint-Etienne.

Entre Lee Bul, figure pionnière et maigre de la scène artistique coréenne, et Julian Charrière, jeune artiste franco-suisse basé à Berlin, rien de commun.

L'une se vautre à 51 ans une belle rétrospective au musée d'Art moderne de Saint-Etienne, l'autre présente à 28 ans sa première expo solo à la galerie parisienne Burda & Cie. Ces deux hommes ont pour point commun une approche apocalyptique du paysage.

Si ces deux expositions où on dirait l'une et l'autre inspirées par un roman de J. G. Ballard, *La Plage ultime*, qui imagine une nouvelle ère née après la bombe H.

C'est particulièrement le cas de plusieurs œuvres présentées par Julian Charrière.

Épique au jeuuel – encore qu'en voyant les

images décolores du site d'essais nucléaires

sovétiques installé en plein désert du Kazakhstan, encore qu'en longeant un triste

où survivent des plantes cryogénisées,

le temps passe dans la galerie, de la préhistoire à l'ère anthropocène, d'un monde préhumain à un monde sans l'homme

on se croirait davantage dans le kolchino mortière du dernier roman d'Antoine Volodine, *Terminus radieux*. Venu sur des lieux inhabités, filmant cette zone apocalyptique où explosa la première bombe atomique russe, où les essais nucléaires durent jusqu'en 1989, où les quelques architectures en béton qui sortent du sol avaient été construites spécialement pour accueillir la résistance de l'écrivain *Impact* (dans son roman, Charrière a aussi réalisé une série de photographies sur lesquelles il a déposé, au moment de leur développement, des échantillons de sable contaminé).

D'où des accidents de surface, des parasitages de l'environnement, nuages radioactifs qui semblent aussi nous restituer quelque chose de l'explosion. Tout à côté,

trois colonnes de pierres s'élèvent dans la galerie : ces Future Fossil Spaces sont composés de briques extraites du désert de sel d'Uyuni, en Bolivie, avec lequel on fait le lithium, matière essentielle du monde connecté et numérique. Du végétal à la ruine nucléaire, des plantes cryogénisées au fermeau intérieur, le temps passe dans la galerie, de la préhistoire à l'ère anthropocène, d'un monde préhumain à un monde sans l'homme.

Dans la salle principale du musée d'Art moderne de Saint-Etienne, l'apocalypse selon Lee Bul est visuellement beaucoup plus radieuse. Sur un sol recouvert de miroirs, l'artiste coréenne a déposé plusieurs sculptures monumentales, parmi lesquelles une grotte noire, un vase en verre qui semble pendre du plafond comme un lustre ou encore un habitat labyrinthique qu'on explore à la manière d'un palais des glaces. La réflexion miroitante de tout cet environnement nous installe dans les mirages de la science-fiction et de l'utopie.

Car le monde de Lee Bul est d'abord merveilleux, magnifique, éblouissant, mais il est aussi un univers renversé, où se mélangent les catégories du corps de la machine, de l'individu et de la sculpture. Le retourment de l'utopie en dystopie est avéré par un chef-d'œuvre de sculpture : *Mon grand récit*, sorte de maquette de ville et d'autoroutes, tour de Babel, rétrofuturiste prise entre la construction et l'effondrement. Si l'installation contraste immédiatement le visiteur dans un paysage total, une salle annexe déploie une retrospective véritablement muséale des dessins de Lee Bul : maquettes, projets, story-boards de corps-animaux, de machines fantastiques, de lieux à inventer. L'apocalypse est, ici un astre noir qui brille de tous ses feux.

Jean-Max Collard

Julian Charrière Piagón, jusqu'au 23 mai à la galerie Burda & Cie, Paris XIX^e, 100 boulevard Haussmann.
Lee Bul jusqu'au 17 mai au musée d'Art moderne et contemporain de Saint-Etienne, mnam-st-etienne.fr